

linont planté. Qui aurait cru ça; c'est même je disais tout-à-l'heure... (haut) Mi very very; mi didonnonne speak english, mi no m'understondraint english.

L'Officier.—What? Mr. Lacourbette, (à part.)—Tu me la paies dans les gazettes. (haut) Mi tell you, mi speak english, entendez-vous?

L'Officier.—Quoi! que dites-vous? Tians! Comment, vous ne parlez pas anglais! Je faisiez-vous donc toute à l'heure! ah! ah! c'est bien v'n qu'est-ce! oh! oh! oh! si le bouffe de Penangue était ici, nous en donnerait une bonne à propos de mon premier guid-quad. Voyons qu'y'a-t-il de bon, pour votre service, l'ami.

Mr. Lacourbette (s'effuyant, à part).—L'ami! L'ami! L'ami! dirait-on pas que nous avons gardé les chiens ensemble! (haut) Eh bien crionsieur je vous d'abord vous féliciter pour vous et pour le pays de votre élévation aux honneurs et au gouvernement; personne ne fait des vœux plus profondément sincères...

L'Officier.—Après, après. Mr. Lacourbette.—Je viens donc ruyprès de vous de la part du parti patriote, du parti de ceux qu'on a jusqu'à présent tenu d'un nom de belles mais qui est et sera loyal dès qu'on lui sera une juste part dans le patronage administratif. Je viens donc vous demander une part d'abord et pour ceux qui m'ont vu, nous devons compter sur cette juste répartition des emplois dont vous allez être les heureux dispensateurs. A cette condition nous vous proposons notre appui cordial et nos vœux empreints, sinon nous organiserons une redoutable opposition contre le gouvernement se prévalant pour vous éconduire. Permettez moi d'attirer votre attention sur ce que je vous propose. Deux places ou la guerre. Je ne parle pas pour moi, vous assure.

L'Officier.—Je conçois fort bien, hurn! il ne me rait pas juste qu'il en soit autrement, lum! lum, mais il faut y songer; cela ne dépend pas de moi! J'en parlerai aux autres; vous pouvez être certain et dire à ceux qui vous envoient que je ferai tout mon possible pour que les bons citoyens, mes compatriotes, soient leur part du bien comme les autres, mais dites-leur qu'il faut pas s'impatiser; qu'il faut poliquer, user, briguer, no rien brusquer, ne pas vouloir avoir dès le commencement parcequ'on nous culbutera et alors va-t-on diable les places et les retours de l'ami.

Le Messager.—Voici, votre honneur, une lettre que le garçon de la poste vient de me remettre.

L'Officier.—Ah! oui, donne, bon! De quelle ville ça vient-il. Tiens, c'est de l'Amérique, ça vient de Québec; voyons ce qu'on t'écrit par là-bas. (Il lit à demi voix ce qui suit.) « Mon très-cher! Bravo! Laissez-moi de te féliciter d'abord de l'heureux événement qui t'a élevé tout récemment aux honneurs et au profit; c'est l'essentiel; j'espère avec tout le monde ici que les affaires m'écarteront au mieux à présent que vous avez le doigt dans le plat. Quand je dis tout le monde je veux dire tout votre monde. Tu sais ce que cela veut dire. Voyons; entendons nous, car tu sais que les bons comptes font les bons amis. Maintenant que tu vois à même de savoir ce qui passe, d'être au fait des bonnes occasions, d'influencer le pouvoir, de faire adroitement et sans avoir l'air d'y toucher, pencher la balance de la justice distributive, je crois qu'il ne serait pas déplacé de te donner une idée de ce que nous attendons de toi. Tu sais que nous t'avons aimé; nous t'avons prouvé; nous t'avons consacré; nous t'es appuyé d'un; nous attendons par conséquent la parolle de ta part, dans la distribution des faveurs ministérielles; et c'est ton intérêt comme le notre, parceque nous sommes en péril de te culbuter si par hasard tu faisais l'ingrat. Voici donc quel serait mon avis et celui des camarades. Il y auras sans doute toutes sort de gens qui vont solliciter et tourner autour de vous; mais il faut les éconduire avec de belles paroles...

(Il interrompt sa lecture et se tourne vers plusieurs Lacourbette et Badluck qui atten-

daient respectueusement la volonté de l'officier ministériel.) Messieurs, veuillez m'excuser de l'impolitesse avec laquelle je vous m'explique ain i, mais une mission importante de son Excellence m'a surjet ju-tout de ce qui vous concerne m'a fait vous oublier; et son Excellence veut que je me rende auprès d'elle à l'instant; veuillez m'excuser. Je vous assure que je plaiderais votre cause de mon mieux et que nous aurons lieu d'être tous satisfaits.

[Mr. Lacourbette s'approche pour saluer; l'officier lui prend la main et lui fait un clin-d'œil au moment où il sort. Mr. Badluck s'avance pour présenter congé de l'officier; celui-ci lui prend la main et lui fait un clin-d'œil en le quittant. Les deux solliciteurs sortent en se moquant à l'envi l'un de l'autre intérieurement.]

L'Officier.—Alors, alors, alors, bon! repréons notre lecture. — Il faut les éconduire avec de belles paroles. Et vous protestez à ment des toriens anglais solliciter la continuation du monopole du pillage; j'espère qu'ils n'auront aucune chance de succès; il faut leur montrer que nous n'oublions pas les horribles traitements qu'ils ont fait subir aux pauvres canadiens; d'ailleurs ils ont pillé le pays assez long-temps; c'est notre tour à présent. Tu vois aussi d'où ces enrégés patriotes qui ne parlent que de sang, de feu, de principes. Ces gens-là vont trop loin; c'est par leur étourderie et par cette brute sévérité de Brutus qu'ils ont causé les malheurs de notre patrie; qu'ils arrivèrent aux places ils voudraient en ex- clure les ennemis à tout jamais; ils ne montrent rien que toute cette véritable obésence qu'on doit à la Majesté royale; ils perdiment l'esti- me du gouvernement et les canadiens seraient rebutés à jamais. Il ne faut pas non plus enlever sous vos drapeaux des jeunes gens sans expérience, excepté ceux dont pourtant on est sûr; et encore avec bien des précautions; la jeunesse est beaucoup trop franche, beaucoup trop honnête pour se mêler des affaires pu- bliques; elle connaît l'histoire romaine; elle s'enthousiasme pour les grands hommes de l'an- tiquité dont elle veut renouveler les vertus; elle croit aux belles théories incédémorienne- ment et tu sais qu'avec cela on barbotte toute sa vie dans la vase qu'on trouve les palais où l'on ter- rait les innocents. C'est donc assez de dire qu'il faut à tout les combats. Tu sais qu'il n'est pas conven- ablement joint un défi au pouvoir pour le sang- d'innocents jacobins, ni marcher dans le sang de leurs compatriotes pour flatter un pouvoir tyrannique; ils n'ont qu'uniquement de leur désertion pour menager tout le monde et faire marcher les affaires publiques; dont nos affaires privées se ressentent d'une manière agréable. Réponds moi au plus vite; donne moi une liste des places vacantes, afin que je puisse choisir pour moi d'abord et voir ensuite à qui les autres pourriment convenir. Je suis, avec tout le respect qu'on doit avoir pour un secré- taire de cabinet, ton dévoué pour la vie.

L'Officier, mettant la lettre sous un chien de plume.—Ouf! LA! la me voilà bien situé! J'ai en- les bras d'un côté les tories anglais qui me dévot- teront tout leur sort, m'assassineront si je me dévot- accorde ce qu'ils demandent; ensuite ce sont des patriotes qui me chanteront pouille dans les gazettes et dans les discours; ça ne fait point de mal mais c'est assommant; ils vont proscrire encore une fois mon malheureux chapeau gris! il ne manque plus que cette imbecille de vieille famille qui vient rappeler les anciennes distinctions; elle va me me laisser aucun repos que je ne l'aie portée à indiscrétion; il me semble cependant qu'elle est assez bien récompensée dans ma personne! Il faut cependant répondre à tout; car il serait capable de me vilipender et d'aller faire un train d'enfer et dire que je trahis son pays; les tories peuvent me faire perdre ma place; les patriotes peuvent nuire à mon élection; et les amis n'ont presque pas d'in- fluence et je n'ai plus besoin d'eux; c'est donc à eux que je dois répondre le plus poliment, puisque ce sont eux qui obtiendront le moins; à Mon très-cher; je ne sursis trop tôt, te remercier pour ton bon souvenir; à voir que l'absence ne te fait pas oublier; j'atro

« vieille amitié; sois bien sûr que je t'en puis dire autant. Je n'ai pas besoin de l'assurer que quo je suis le même et que je ne vous ai pas négligé; je ne t'en donnerai pas d'autre preuve pour le moment que l'empressement avec lequel je réponds à la bonne lettre. Assure les amis qu'ils auront dans la curée toute la part qu'ils méritent, et toi tout le premier; dès que l'occasion s'offrira je m'empresserai de la saisir; tu verras. Adieu mon excellent ami; je te remercie de tes bonnes vœux que tu me donnes; sois certain que j'en profiterai.

« Tout à toi, pour la vie, etc. »
L'Officier.—Voilà qui est fini. Ouf! voilà une bonne affaire terminée. Je ne m'en suis fiche pas trop mal tiré pour la première. Il y en a cependant lui avaient l'impudence de dire que je ne ferai jamais un diplomate parceque j'écrivais trop rudement! Ouf-dia! qu'ils viennent! Ecrite et agit sont deus. Qu'ils s'y frottent, saperolette! Mais il faut que j'aie trouver les camarades pour leur conter une partie de ce qui vient de se passer.
Le Messager.—Monsieur!
L'Officier.—Messager!
Le Messager.—Voulez honneur?
L'Officier.—Messager!
Le Messager.—Monsieur!
L'Officier.—Après! ces gens-là ont bien de la peine à connaître les convenances. Je vois; s'il vient quelqu'un tu diras d'attendre; je serai long-temps car j'ai vu chez son Excellence; mais c'est égal qu'on m'attend.

Le Messager.—Oui, votre Excellence.
L'Officier.—Bon!

Quand parleront les mauvaises langues?

Depuis notre dernier numéro les on-dit n'ont fait que se multiplier; nous avons recueilli les plus p'obables.

On dit que Mr Ogden ne perd pas l'espérance de cet homme une place nouvelle ou une pension. Cet homme-là est donc pire qu'une sangsue; tu nous es resté à la dernière abandonnant le patient sous qu'elle est gorgegée.

D'autres assurent que c'est fini et que le procureur-général ministre est bien mort. C'est vrai mais il a la consolation d'avoir vendu chèrement sa vie.

On dit que les terna n'ont jamais été aussi durs. Cela, dit être car on n'a jamais vu tant de ministres sur le pavé.

Le ministère-Sydenham est à demi décomposé. On devrait s'y attendre; c'est l'effet ordinaire de la corruption.

Le Herald dit qu'il n'a pas d'objection à voir entrer au pouvoir des hommes de talent et de jugement, cela démontré au moins, s'il n'avait été sincère, qu'il n'a pas de vœux intéressés.

On dit qu'un marchand de vieilles hardes offro à vendre à Kingston des vieux habits de ministre; ces effets là se vendront sûrement à bon marché car les goussets et les genoux doivent être totalement usés et troncs.

On dit que Mr Girouard n'a refusé l'emploi qu'on lui offrait parcequ'il ne voulait pas s'abaisser jusqu'à devenir conseiller exécutif.

On dit que le plus spirituel des nouveaux ministres s'est écrit en lisant l'article signé l'ANCIEN dans le Fantasque: Quoi! Lafontaine est Procureur-général, Aylwin est Solliciteur-général et l'on n'est pas encore content à Québec, qu'on veut donc les misérables!

Quelle incartade! On dit que le Herald a moralement paillard.

La personne qui va nous nous espier en corporation nous dit qu'à la dernière séance il ne s'est pas dit une seule bêtise. D'ad nous concluons que personne n'a ouvert la bouche.

On dit que les marchands de Québec se sont entendus pour appeler désormais les clients à couleurs changeantes, bifles-Nelson.

Les vieillards sont cependant tenaces d'ordinaire. Qui c'est pour cela que le représentant dit du comté de Québec n'est tence qu'à changer.

La Chambre se plaint beaucoup de siffler l'orateur lorsqu'il se lève pour parler; siffler l'orateur c'est un autre représentant; il reste à savoir si sera moins borné.